



# La sainte amitié dans Les miracles de Nostre Dame de Gautier de Coinci et Le Gracial d'Adgar

Jean-Louis Benoit

## ► To cite this version:

Jean-Louis Benoit. La sainte amitié dans Les miracles de Nostre Dame de Gautier de Coinci et Le Gracial d'Adgar. *Topique - Revue freudienne, L'Esprit du temps*, 2015, 2015: TOPIQUES DE L'AMITIÉ DANS LES LITTÉRATURES FRANÇAISES D'ANCIEN RÉGIME, 1 (1), pp.1-19. <<http://journals.uvic.ca/index.php/sator/index>>. <hal-01197262>

**HAL Id: hal-01197262**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01197262>**

Submitted on 15 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La sainte amitié dans *Les miracles de Notre Dame* de Gautier de Coinci et *Le Gracial* d'Adgar

Au cours du XII<sup>e</sup> siècle on voit apparaître, d'abord en Angleterre, puis dans toute l'Europe, des recueils de miracles en latin qui rassemblent les merveilles accomplies par Marie autour de certains sanctuaires, mais aussi un peu partout dans le monde, notamment en Orient. Ces recueils poursuivent la tradition des *Vies de saints*, mais ils sont consacrés, cette fois, à Notre-Dame. Ils acquièrent ainsi plus d'homogénéité, mais aussi, curieusement, plus de variété car les *Vies* avaient tendance à se répéter dans le récit de miracles stéréotypés attribués à des saints souvent inimitables, véritables « athlètes de la sainteté ». Dans les miracles, les bénéficiaires, et donc les héros, sont en général des personnages ordinaires, des laïcs et des religieux, des hommes et des femmes qui bénéficient des grâces de Dieu par les mains de Marie. Evidemment cette littérature est contemporaine de l'expansion du culte marial qui se développe tout particulièrement à cette époque et qui donnera naissance à la floraison d'églises et de cathédrales dédiées à Marie. Là encore l'Angleterre est au premier plan car on y défend déjà un dogme controversé sur le continent, même par les apôtres du culte marial, comme saint Bernard. Il s'agit de l'Immaculée Conception. Anselme de Canterbury, son brillant disciple Eadmer et Anselme le jeune, son neveu, s'illustreront avec zèle dans ce combat. C'est encore en Angleterre que naît la littérature française (en anglo-normand) dans le vaste domaine des Plantagenêts<sup>1</sup> qui s'étend aussi sur la moitié ouest de la France. Le français est la langue de la cour et de la culture. Un public raffiné est avide de divertissement et de littérature. La littérature courtoise, avec les romans antiques et la matière de Bretagne a un succès foudroyant. L'Eglise ne voit pas toujours favorablement se développer des valeurs qui sont rarement en conformité avec son enseignement. La *fin'amor*, par exemple, ne lui convient guère, car cette conception de l'amour entre en contradiction avec le mariage et la morale conjugale. L'apparition des miracles de Notre-Dame en langue vulgaire correspond sans doute à cette volonté de rivaliser avec cette littérature profane, si attirante, mais si pernicieuse. On pourra proposer au public laïc un merveilleux fascinant, plus édifiant que le merveilleux païen, celtique ou antique, qui a tant de succès. Or ce public d'*illitterati* ne connaît pas le latin. Il est tout naturel, dès lors, de *translater*, c'est-à-dire de traduire, de versifier, de commenter les innombrables sources latines. On va dire la vérité et non pas raconter des *fables*. Le premier à faire ce travail de *translation* est Adgar, un clerc anglais,

---

<sup>1</sup> Michel Zink note justement que la cour anglo-normande des rois d'Angleterre est « le lieu capital de l'épanouissement des lettres romanes qui voit naître les premiers romans français et où la reine Aliénor d'Aquitaine et ses fils sont si accueillants à la poésie des troubadours. » (*Littérature française du Moyen Âge*, PUF, 2001, p. 43).

sans doute moine à Londres, qui a trouvé à l'Abbaye Saint-Paul, dans la bibliothèque de ces moines qu'il dit « les plus instruits de la chrétienté », un manuscrit en latin des miracles de Notre-Dame. Il s'agit du recueil de maître Albri qui a compilé diverses sources latines, dont la principale est l'œuvre de Guillaume de Malmesbury. Adgar traduit et versifie ce recueil vers 1165. Il l'intitule *Le Gracial*<sup>2</sup>, pour indiquer que c'est une source de grâces mariales pour tous ses lecteurs et pour lui-même. On ne peut qu'être frappé par la simultanéité de dates entre cette œuvre et celle d'un autre moine anglais Aelred de Rievaulx qui écrit un traité *De Amicitia spiritali*<sup>3</sup> où il essaie, à partir de l'ouvrage de Cicéron sur l'amitié, de définir l'amitié spirituelle qui élève l'âme vers Dieu tout en conservant les délices de l'amitié humaine. Son ouvrage est destiné à des moines. *Le Gracial* d'Adgar est destiné à tous, clercs et laïcs. Il sait que c'est un public plutôt attiré par l'amour, les aventures, les batailles, que lui proposent les œuvres profanes. Il voudrait les initier à une littérature édifiante, celle qu'il propose en racontant les merveilles opérées par Notre-Dame. Il concède, toutefois, à cette littérature des valeurs qu'il souhaite récupérer : *saveir* et *curteisie*, la sagesse et la courtoisie

Li home di jolifté  
 Ki tant aiment lur volenté  
 Amereient milz autre escrit  
 Ke cuntast amerus delit  
 U bataille, u altre aventure ;  
 En tels escriz mettent lur cure  
 Tes escriz ne sunt a desfendre  
 Kar grant sens i poet l'en apprendre  
 De curteisie e de saveir.

(XVI, v. 1-9)

(« Les hommes frivoles qui aiment tant leurs désirs préféreraient un autre écrit qui racontât les plaisirs de l'amour, des batailles ou d'autres aventures. Ils ne s'intéressent qu'à de tels écrits. Ils ne sont pas à interdire car on peut en retirer une leçon importante de courtoisie et de sagesse. »)

La courtoisie est donc une morale, une esthétique, un art de vivre que personne ne met en cause, même pas le clergé. On sait qu'elle désigne un ensemble de qualités attribuées à ceux qui savent vivre avec raffinement à la cour et en société en général. Savoir parler, savoir se taire, être poli, généreux, sociable, sensible, ouvert à autrui caractérisent le courtois. Toute une conception de l'amour s'est constituée dans ce milieu d'élite. On l'appelle la *fin'amor*, un amour parfait où la dame occupe une place prééminente puisque le *fin'amant* se doit d'être à son service. Il n'est pas le lieu ici de définir cet amour absolu, si présent dans la poésie lyrique

<sup>2</sup> Adgar, *Le Gracial*, édition Pierre Kunstmann, Editions de l'Université d'Ottawa, Canada, 1982.

<sup>3</sup> Aelred de Rievaulx, *De spiritali amicitia*, in *Opera omnia*, A. Hoste et C.H. Talbot, Turnout, Brepols, 1971. Cf. Damien Boquet, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen, Publications du CRAHM, 2005.

ou dans l'univers romanesque<sup>4</sup>. On dit moins que la courtoisie propose aussi un idéal d'amitié entre chevaliers dont la littérature fournit, dès l'origine, des exemples : Roland et Olivier, Lancelot et Galehaut, Ami et Amile, Perceval et Gauvain... Loin de mépriser cette valeur mondaine de la courtoisie, les auteurs de miracles s'emploieront à démontrer qu'elle est susceptible de tourner vers Dieu ceux qui pratiquent l'amitié. Appelons-la une « sainte amitié ». Le genre des miracles narratifs va connaître un grand succès après le précurseur anglo-normand que fut Adgar. Au XIII<sup>e</sup> siècle en France, le représentant le plus brillant de ce nouveau genre littéraire est sans conteste Gautier de Coinci<sup>5</sup>. Le prieur de Vic-sur-Aisne, puis de Saint Médard de Soissons, puise aux mêmes sources qu'Adgar, dans une de ces innombrables compilations latines qu'il a trouvées dans son monastère. Son recueil est, toutefois, plus vaste que celui du moine de Londres. Les miracles sont plus développés, plus nombreux. Ils sont étoffés surtout par un commentaire de l'auteur très personnel, conclu par des « annominations » où Gautier, démontre sa virtuosité technique. Il agrmente ses deux livres de nombreuses chansons à la Vierge et de deux sermons.

On peut considérer les miracles de Notre-Dame comme des œuvres médiatrices entre la culture savante religieuse qui conserve et élabore des vérités de la foi, leur donnant une expression théologique et d'autre part la culture populaire, disons plutôt profane, celle réservée aux laïcs. D'un côté, Aelred de Rievaulx, Bernard de Clervaux, Anselme, de l'autre la littérature en langue vernaculaire, imprégnée de courtoisie. Nous adhérons à la proposition de Paule Bétérous, qui voit dans les miracles de Notre-Dame les instruments d'un catéchisme populaire<sup>6</sup>. Les récits des miracles illustrent un propos édifiant, une réflexion sur la foi et la morale. Ils sont une incitation à aimer et à servir Dieu et Notre-Dame. Les clercs qui les rédigent et les traduisent ne sont pas des théologiens, mais, malgré qu'ils en aient, de véritables écrivains nourris de doctrine et de théologie. Il est donc intéressant d'observer et d'analyser l'image donnée de l'amitié dans des œuvres prises dans cette fructueuse tension entre la prédication et la littérature.

Il y a des formes variées de la fausse amitié. Sauf exceptions importantes, que nous verrons, il est impossible d'envisager pour des clercs une amitié avec des femmes. Gautier de Coinci met en garde les religieux, mais aussi les religieuses de trop fréquenter l'autre sexe. Il les appelle *papelards* (hypocrites) les clercs qui n'hésitent pas à parader avec les femmes,

---

<sup>4</sup> Cf. R.R. Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident (500-1200)*, Paris, 1944-1963.

<sup>5</sup> Gautier de Coinci, *Les Miracles de Notre Dame*, édition V.F. Koenig, Genève, librairie Droz, 1962-1972.

<sup>6</sup> P. Bétérous, *Les collections de miracles de la Vierge en gallo et ibéro-roman au XIII<sup>e</sup> siècle*, Dayton, USA, Marian Library, 1983, p. 502.

qu'elles soient religieuses ou laïques. Il s'en prend tout particulièrement à ces ordres religieux qui permettaient à ses membres de vivre dans le monde, les frères mineurs et surtout les béguins et les béguines. Il fait preuve d'un humour ravageur pour décrire les relations équivoques entre les hommes et les femmes. Il les compare à des oiseaux qui se pavanent, qui *couetent*, remuant la queue (*coe*) pour se faire remarquer :

Adez conseillent et musetent  
Com choes a choaz<sup>7</sup> couetent  
A ces josnes papelardeles.

(t. 4, p. 369, v. 757-758)

(« Toujours ils parlent en secret et tiennent des propos galants, comme le corbeau avec la corneille, à ces jeunes papelardes. »)

Il faut donc fuir les femmes. Il cite saint Jérôme pour mettre en garde les clercs qui croiraient ces relations possibles :

Seulement d'atoucher la main  
Ou le doit d'une bele fame  
Est a la foiz blecie l'ame.

(t. 4, p. 368, v. 736-738)

(« En touchant seulement la main ou le doigt d'une belle femme, l'âme est aussitôt blessée. »)

De nombreux miracles nous présentent un moine ou une religieuse qui rompt ses vœux pour vivre avec une jeune fille ou un jeune homme. La Vierge Marie viendra réparer cette faute qui semble très grave aux auteurs des miracles. Parfois ce sont les amis d'un clerc qui le poussent à rencontrer une jeune fille. Il faut se méfier de ces faux amis. Les clercs, d'une manière générale, doivent être prudents avec les laïcs (t. 4, p. 346, v. 174-176).

Ces premières observations nous apprennent que l'amitié est conçue comme très sélective. Dans le milieu monastique, qui est celui des auteurs de miracles, on se méfie des amitiés avec l'autre sexe ou avec certains laïcs. Notons qu'il en va de même chez des théologiens, comme Aelred de Rievaulx, qui sont très conservateurs dans ce domaine.

Il est des faux amis plus dangereux encore. Le Diable lui-même peut jouer le rôle de meilleur ami pour perdre l'âme de sa victime. Théophile, qui était tenu pour un saint, est bouleversé quand il perd son poste de vidame. Chassé par son nouvel évêque, il est réduit à la misère. Désespéré, il va consulter un complice du Démon qui le reçoit avec beaucoup de compassion et une exquise politesse. « Il cache son venin sous le miel » (t. 1, p. 64, v. 233). Ce ne sont que douces paroles consolantes et propos habiles pour attirer Théophile et le mettre en relation avec le Diable.

---

<sup>7</sup> *Choe* désignerait une corneille. *Choa* serait le féminin du mot. Cf. Olivier Collet, *Glossaire et index critique des œuvres d'attribution certaine de Gautier de Coinci*, Genève, Droz, 2000, p. 130.

La morale est claire. Méfions-nous des paroles mielleuses et de ceux qui cherchent à capter notre amitié pour mieux nous perdre.

Le Diable lui-même, ange des ténèbres, peut se déguiser en ange de lumière pour le malheur de l'humanité. Dans *De l'orison Notre Dame*, le Diable a pris le corps d'un jeune homme récemment décédé pour perpétrer ses méfaits. Il se fait l'ami d'un homme riche qu'il veut assassiner. Pour cela il joue les bons chrétiens. Il fait preuve d'un dévouement exemplaire auprès des pauvres (t. 2, p. 110, v. 92-97) et acquiert ainsi l'amitié du vieil homme. Celui-ci fait son éloge en présence de l'évêque. Ce serviteur est un modèle. Il sait pêcher, chasser, jouer aux échecs, tirer à l'arc. Il a même des dons artistiques et littéraires :

Il seit chansons, sonés et fables.  
(t. 2, p. 116, v. 241).  
(« Il sait des chansons, des poèmes et des histoires. »)

L'évêque saura le démasquer et le faire fuir avec une belle prière à Marie. Ainsi le plus séduisant, le plus courtois, le meilleur poète ou chanteur, peut être le plus dangereux des amis. La mise en garde est sérieuse. Le Diable, encore lui, est capable de prendre l'apparence d'un saint pour égarer un pèlerin de saint Jacques. Ce pèlerin a péché avec une femme. Saint Jacques, du moins le croit-il, lui apparaît pour le morigéner et lui proposer une pénitence nécessaire à son salut. Le pèlerin est impressionné et reconnaissant. Il remercie saint Jacques pour l'amitié qu'il lui témoigne :

Mout grant amistié me mostrez  
Quant vos por moi venez en terre...  
(t. 3, p. 239, v. 52-53)  
(« Vous me manifestez une grande amitié puisque vous venez sur terre pour moi. »)

Or que lui demande ce pseudo saint Jacques ? De se suicider en se castrant. Le malheureux s'exécute (c'est le cas de le dire). Au Ciel, l'intervention du véritable saint Jacques le sauvera. Il est rendu à la vie avec juste ce qu'il faut pour survivre.

Arrêtons-nous sur un dernier risque des fausses amitiés. L'amitié, réservée aux personnes du même sexe, peut se transformer en amour coupable<sup>8</sup>. Apparemment, le danger était réel dans les monastères. Adgar dénonce ce péché qui affecte particulièrement les moines (XXXII, v. 101) :

---

<sup>8</sup> On a accusé Aelred de Rievaulx, à partir de confidences qu'il fait sur sa jeunesse dissipée, de tendances homosexuelles : J. Boswell, *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité. Les homosexuels en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1985. Voir aussi sur le même sujet B.P. Mac Guire, « Sexual Awareness and Identity in Aelred de Rievaulx (1160-1167) », *The American Benedictine Review*, 45, 1994, p. 184-226. M.L. Dutton a démontré le peu d'intérêt de ces insinuations dans son article « Aelred de Rievaulx on Friendship, Chastity and sex : the sources », *Cistercian Studies*, 29, 1994, p. 121-196). Elle cite des textes où Aelred dénonce l'homosexualité comme « la pire infamie, une faute détestable ». On ne peut le soupçonner de complaisance avec l'homosexualité dans sa conception de l'amitié. L'hypothèse très vraisemblable de tendances conscientes ou inconscientes n'y change rien.

Mult par curucent Deu sovent  
E en cel pechié maimement  
Dunt nature est forment huntuse,  
Chasté blescié e vergunduse.

(XXXII, V. 109-112)

(« Ils fâchent vraiment Dieu par ce péché dont la nature est absolument honteuse et dont la chasteté est blessée et offensée. »)

Gautier de Coinci est plus prolixe, plus explicite, sur ce sujet délicat. Il le développe dans le miracle *D'un archevesque qui fu a Tholete* (t. 2) à travers une longue métaphore grammaticale :

Ils metent hic en toutes pars.  
La gramaire a hic a hic acopple  
Mais nature maldist la cople  
La mort perpetuel engendre  
Cil qui aime masculin genre  
Plus que le feminin ne face  
Et Diex de son livre l'esface.

(t. 2, p. 52, v. 1231-1237)

(« Ils mettent *hic* partout. La grammaire accouple *hic* et *hic*, mais la nature maudit le couple. Il risque la mort perpétuelle celui qui aime le genre masculin, plus que le féminin. Et Dieu, de son livre de vie, l'efface. »)

Alfred de Rievaulx s'interroge sur la nature de l'amour qui convient le mieux à l'amitié. Il en arrive à la conclusion suivante :

« Il procède, à la fois, de la raison et de l'affect quand la raison nous persuade d'aimer quelqu'un à cause du mérite de ses vertus et qu'en même temps cette personne s'insinue en nous par la douceur de son comportement et le charme de sa vie remarquable ; ainsi la raison se joint à l'affect, en sorte que l'amour soit chaste grâce à la raison et plein de charme grâce à l'affect<sup>9</sup>. »

La fausse amitié procède d'un affect charnel qui attire vers l'être aimé, indépendamment de sa valeur. Il met en péril la chasteté qui est une frontière très simple entre l'amour et l'amitié. C'est pourquoi, l'amitié entre des personnes de sexe différent est rarement possible. Parfois la valeur de la personne aimée est illusoire. Cette amitié trompeuse est une fausse amitié. Nous avons vu quelques exemples extrêmes. Il faut donc que la raison filtre le sentiment qui nous pousse vers l'ami sans l'étouffer. Un bon critère de la vraie amitié, de celle qui peut élever l'âme, qui peut devenir une sainte amitié, est la vertu véritable de l'ami choisi.

Il est une histoire des miracles qui focalise tous les affects, c'est celle de l'Impératrice de Rome. Cette femme, très belle, très courtoise, très fidèle, très vertueuse, va susciter un amour coupable chez son beau-frère qui se retrouve seul à la cour avec elle après le départ de l'empereur en pèlerinage. Fasciné par tant de qualités, il tombe amoureux d'elle et la sollicite

---

<sup>9</sup> Aelred de Rievaulx, *De spiritali amicitia, opera omnia*, A. Hoste et C.H. Talbot, Turnhout, Brepols, 1971, p. 317. Cité par Damien Boquet, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen, CRAHM, 2005, p. 295.

en vain. Celle-ci est contrainte de l'enfermer pour échapper à ses avances. Au retour de l'empereur, il la dénonce à son frère. Celui-ci chasse brutalement son épouse qui échappera plusieurs fois à un viol. Elle se retrouve à la cour d'un seigneur qui l'a sauvée. Avec son épouse, ce couple se lie d'amitié avec l'impératrice déchue qui veut rester anonyme. C'est l'occasion pour les auteurs de miracles d'insister sur cette amitié idéale, dont les qualités séduisent le cœur et la raison. Il va de soi que le bénéfice d'avoir de tels amis admirables sera de les imiter et de gagner soi-même en vertu (t. 3, p. 347, v. 1133-1144) : « Et riches et pauvres la chérissent. Elle sait si bien parler que chacun l'aime, l'honore et l'estime. »

Le couple confiera son enfant à cette belle étrangère qui s'en occupera avec amour. Malheureusement, un seigneur amoureux et éconduit montera une monstrueuse machination pour l'accuser injustement du meurtre de l'enfant.

On peut aimer son ami(e), pour son charme, pourvu que de véritables vertus morales, sagesse, honnêteté, courtoisie, viennent le couronner de valeur spirituelle et faire de lui, ou d'elle, un modèle pour soi et pour les autres. Prenons un autre exemple de ces personnes qui charment autant par leurs qualités naturelles que par leurs qualités morales. Elles suscitent une affection profitable à tous. Dans le miracle *De l'enfant resuscité qui chantoit Gaude Maria*, Gautier de Coinci nous présente un enfant, en Angleterre, particulièrement beau. Sa mère est très pauvre et elle doit mendier. Elle donne néanmoins, une bonne éducation à son enfant qui, grâce à son intelligence, apprend à lire et à chanter. Sa voix est ravissante et il chante admirablement le répons *Gaude Maria*. Les gens pleurent en écoutant ce chant à la Vierge. Ils sont édifiés et émus. Les aumônes ne manquent plus. Gautier de Coinci insiste sur le bouquet des vertus qui rend le jeune garçon si aimable et si aimé de tous :

Tant par est douce sa manière  
Que riche et povre l'ont mout chiere  
Tant est senez et tant est sages  
Que nus noter en ses aages  
En riens qu'il face ne qu'il die  
Ne puet fors sens et cortoisie.  
Et cleric et lai l'aiment et prisent,  
Tuit le loent, tuit le felisent  
Et tuit de lui font joye et feste.  
(t. 4, p. 46, v. 109-117)

(« Sa façon de chanter est si douce que riches et pauvres l'apprécient. Il est si raisonnable et si sage, que personne ne peut trouver dans sa vie quoi que ce soit qui s'écarte de la raison et de la courtoisie. Et clerics et laïcs l'aiment et l'estiment. Tous le louent, tous le félicitent et tous lui font fête joyeusement. »)

Rien n'interdit de parler d'amitié pour cette affection intense portée à un être cher, même si elle est collective, même si elle s'adresse à un enfant. Notons qu'elle procure un



grand bonheur. Ici il est produit par un plaisir esthétique (écouter un *conduit* fort bien chanté), une ferveur religieuse et une admiration morale. Le bénéfice principal est d'augmenter en chacun l'amour de Marie. L'amitié est une forme de l'amour, un affect. Comme lui, il n'implique pas toujours une réciprocité individuelle. On peut éprouver un sentiment d'amitié pour une personne qui répond peu à votre amitié. Il y a toujours, en revanche, un bénéfice à aimer un ami réellement admirable, ne serait-ce que celui d'acquérir ou d'imiter ses vertus. Cette affection se manifeste par des paroles, des gestes, des cadeaux, des marques de confiance. On offre à cet enfant toutes sortes de présents. Le couple confie son bébé à l'impératrice.

Dans *le miracle De l'enfant à un giu qui se crestiena*, l'échange entre les amis est plus explicite même si cette amitié reste collective. On peut parler de camaraderie. Un enfant juif à Bourges attire la sympathie et l'admiration pour sa beauté, son intelligence, sa gentillesse. On dirait aujourd'hui qu'il est « copain » avec les jeunes clercs de la cité. Sous leur influence, il va à leur école et se joint à eux pour aller communier le jour de Pâques. La statue de la Vierge s'anime pour lui donner la communion (t. 2, p. 95, v. 5-18).

Un ami est un bienfaiteur. Thomas d'Aquin, après Aristote, écrit que vouloir du bien à son ami, c'est cela l'aimer véritablement. Ce bien, il peut être spirituel, matériel, ou les deux à la fois. Il peut profiter à un seul ou à toute une communauté alors rassemblée. Cette forme d'amitié a une fonction sociale. Elle crée des liens entre deux ou plusieurs personnes. Dans le miracle *Comment Notre Dame sauva un home ou fons de la mer*, on nous présente le voyage de pèlerins qui vont à Jérusalem au saint sépulcre. Une tempête se déclare. Tous se rassemblent autour de l'évêque, qui est un saint homme, aimé et admiré. Le terme utilisé pour désigner ces personnes et le lien, la solidarité, qui les unit est constamment celui de « compagnons ». C'est une des formes de l'amitié. On est uni de manière très forte, par des circonstances, un travail, un danger. Les compagnons d'armes savent quelle est la force de ce lien. Ici c'est le danger du naufrage et la foi du pèlerinage qui unit ces compagnons. Plusieurs d'entre eux tombent à la mer. L'évêque rassemble autour de lui, dans la douleur, l'angoisse, la ferveur et la prière, tous ces compagnons de voyage désemparés. La bonté de l'évêque « *qui mout ert begnines hom* » (t. 4, p. 323, v. 51) est soulignée. Il prie pour un compagnon qui vient de tomber de la barque de sauvetage. Des colombes lui indiquent que les âmes des noyés montent au ciel. Les prières pour le dernier naufragé se poursuivent pendant quinze jours. Tout le monde se confesse. On finit par le retrouver sain et sauf sur le rivage où l'a transporté la Vierge Marie (v. 97-98).

On insiste beaucoup sur la joie et les manifestations d'affection qui accompagnent ces retrouvailles inespérées :

Tant le baisent et tant l'accolent...  
(v. 105)  
(« Ils l'embrassent et l'enlacent tellement... »)

Le danger a réuni ces « compagnons », l'évêque les a tournés vers le Ciel, le miracle enflamme leur affection mutuelle et leur reconnaissance envers Dieu.

Dans les miracles, il n'est pas de meilleur ami qu'un prêtre ou un religieux, surtout lorsque celui-ci est avancé sur le chemin de la sainteté. On a alors toutes les conditions pour bénéficier d'une véritable amitié spirituelle.

L'évêque « *qui fu mout humains* » (t. 1, v. 1459) est un des rares personnages à qui Théophile peut faire confiance, lui qui a connu tant de faux amis. Il lui confie, d'ailleurs, l'histoire de sa chute et de sa rédemption. Le héros d'*un escomennié* est un pécheur qui a été excommunié par un prêtre qui ensuite est décédé. Il cherche à recevoir une absolution impossible à obtenir puisqu'il faut que cette absolution soit donnée par ce même prêtre. Le pape l'envoie en Egypte auprès d'un ermite qui l'instruit de la foi et qui va l'envoyer à Alexandrie auprès d'un saint homme, fou selon le monde, mais sage aux yeux de Dieu. Celui-ci reçoit le pécheur avec une infinie bonté :

Dou pecheür ra grant pitié.  
Com cil qui fu plains d'amistié  
Mout le conforte doucement.  
(t.2, p. 86, v. 325-327)  
(« Il a grande pitié du pécheur. Plein d'amitié, il le reconforte avec douceur. »)

Cette amitié est la plus belle qui soit. Nourrie par la charité, elle n'a pas la froideur désincarnée d'un devoir qu'on accomplit. Elle s'accompagne d'une affection chaleureuse. Les prières du saint homme lui obtiennent une grâce inouïe. La Vierge lui apparaît et le présente au prêtre décédé, qui, du paradis, vient l'absoudre.

Il est une autre histoire très similaire avec *Dou Jouvencel que li Diable ravi*. Là encore c'est un saint ermite qui va sauver un enfant voué au Diable. On lui confie cet enfant que le Diable doit venir chercher. Son affection provient d'abord de la séduction qu'exerce cet enfant :

De ce qu'il le voit si sené  
Si symple, si bel et si doz  
S'esmerveille li sainz hom toz  
(t. 2, p. 216, v. 288-290)  
(« En le voyant si sage, si simple, si beau et si doux, le saint homme s'émerveille. »)

Le charme et les qualités morales (ici il s'agit de celles d'un enfant) sont déterminants pour l'élection d'un ami. Une grande tendresse baigne alors la relation. En soupirant, en pleurant de compassion, le saint homme le conduit par la main à la chapelle. L'amitié est donc profondément affective, elle repose sur les émotions, les sens et la sensibilité. Pour qu'elle soit sainte, il faut que la raison guide ces affects vers les vertus morales et surtout que l'amitié soit dirigée vers le bien véritable, c'est-à-dire Dieu. On atteint alors la sainte amitié, qui ressemble beaucoup à « l'amitié spirituelle » d'Aelred de Rievaulx. Effectivement, par l'intercession de ce saint ermite, la Vierge viendra arracher cet enfant aux griffes du démon.

L'ermite fera aussi l'éducation religieuse de l'enfant. Ce type d'amitié, fort édifiant, est celui du maître et du disciple, qui est un motif littéraire et philosophique courant :

Mout doucement le doctrina...(v. 423)  
(« Il fit son éducation très gentiment »)

La séparation est aussi empreinte des effusions à la fois pathétiques et délicieuses qui couronnent les amitiés véritables :

Assez plorerent et gémirent  
Andui quant il se departirent.  
Mout fu piteus li departirs.  
(v. 429-431)  
(« Ils pleurèrent beaucoup et gémirent tous les deux quand ils se séparèrent.  
Leur séparation fut très émouvante. »)

Gautier nous offre un exemple plus original encore d'une amitié spirituelle qui sort des normes habituelles. En effet, dans *De l'ymage Nostre Dame de Sardanei*, il nous raconte les péripéties d'une image de Notre-Dame qu'un moine de Constantinople a promis d'acheter à Jérusalem où il va en pèlerinage, pour l'offrir à une religieuse de Sardanei en Syrie (aujourd'hui Saydnaya). Le moine fait cet achat. Il essaie de garder cette icône dont il a pu constater le caractère miraculeux. Dieu lui fait comprendre qu'il doit s'acquitter de sa promesse. La religieuse est ravie. Tous deux deviennent les meilleurs amis du monde et leur tendresse est sublimée dans la piété mariale qui les réunit. Cette icône produit une liqueur miraculeuse qui guérit et convertit les pêcheurs. La religieuse utilise même des termes pris au vocabulaire courtois pour désigner la joie parfaite qui les réunit :

Or est ma joie bien parfaite  
Fait la none bialz doz amis,  
Quant compaignon m'a Diex tramis  
Meesmement moigne et provoivre.  
(t. 4, p. 392, v. 374-376)  
(« Ma joie est donc parfaite, dit la religieuse, cher doux ami, puisque Dieu m'a donné un compaignon, qui plus est, moine et prêtre ».)

Cette chaste union amicale prouve la possibilité exceptionnelle de l'amitié sainte entre un homme et une femme, fussent-ils des religieux. L'opinion publique n'y voit aucun inconvénient puisque le narrateur nous apprend que la renommée de ce couple d'amis « répand un parfum plus doux que le muguet ou la menthe » (v. 390).

Adgar nous présente plusieurs exemples de ces amitiés ecclésiastiques. On reconnaît ses amis dans l'épreuve. Le pauvre moine d'Europe (XV) en avait beaucoup quand il allait bien. Cependant, lorsqu'il est défiguré par une maladie qui provoque des plaies purulentes, ses faux amis l'abandonnent. Seul l'évêque, son ami véritable, vient le reconforter, par ses conseils, *E paroles de grant tendrur* (« Et des paroles de grande tendresse »).

La fidélité dans les difficultés est la preuve d'une amitié véritable. Ce lieu commun rapproche l'amitié de l'amour.

Adgar nous donne une autre raison d'avoir un ami : on peut lui révéler ses secrets. Cela est valable pour les laïcs qui vivent dans le monde (« le siècle ») :

Chaüns ki el siecle vit  
Deit aveir cumpagnun eslit  
A qui il voille descoverir  
Ses segrez, ses pechiez geir.

(XXXVII, v. 67-70)

(« Chaque personne qui vit dans le monde doit avoir un compagnon choisi à qui il puisse révéler ses secrets et confier ses péchés. »)

Il explique en détail le bienfait que l'on peut en retirer. On se soulage de son fardeau, on peut lui faire confiance, on en obtient une aide. En bon moraliste il conclut :

Ait chaün un ami fedeil

(v. 77)

(« Que chacun ait un ami fidèle »)

A plus forte raison si cet ami est prêtre. C'est l'expérience que fait le prêtre du miracle XXXVII qui a un ami prêtre à qui il confie tout, sauf le péché horrible qu'il a commis en violant une religieuse. Ce péché, il l'avoue trop tard, hors confession et sans l'absolution. Il a juste le temps de demander, avant de mourir, que son ami prêtre dise pour lui des prières et des messes afin de soulager son âme. L'ami prêtre le fait volontiers et, un an après, la Vierge apparaît pendant une de ces messes, dans la chapelle, en compagnie du prêtre décédé. Ce dernier reçoit alors la communion, cela signifie que son âme est délivrée du purgatoire. C'est l'occasion pour Adgar de réfléchir à l'amitié spirituelle. Il ne suffit pas d'aimer la personne, il faut aimer son âme<sup>10</sup> :

Mult se pena de l'alme aider

---

<sup>10</sup> On retrouve la belle formule de saint Augustin : « L'échange qui va de l'âme à l'âme : là est le lumineux sentier de l'amitié », *Confessions*, II, II, 2-3, Paris, La Pléiade, 1998, p. 804.

Kar ainz l'ama de cuer entier.

(XXXVII, v. 197-198)

(« Il se soucia d'aider son âme car, auparavant, il l'aimait d'un cœur sincère. »)

Les prières mutuelles sont les plus beaux services que puissent se rendre les amis. On trouve d'ailleurs ici un motif littéraire important. Les amis véritables ne sont pas séparés par la mort. Leur union persiste même si l'un d'entre eux disparaît. La communication se prolonge. La fidélité se démontre dans le souvenir, l'attachement et, surtout, grâce à la prière. L'amitié est élevée au rang de l'amour. On sait que l'inséparabilité des amants est un motif littéraire courtois. On le retrouve chez Adgar au miracle VII où un moine prend en charge le revenant rendu à la vie. Leur amitié est scellée par un échange de services (VII, p. 81). D'une manière générale, même en cette vie, la fraternité monastique, exigence fondamentale de la règle de Saint Benoît, est souvent illustrée dans les *Miracles*, de manière discrète mais nette. La communauté prie pour les moines mourants, se réjouit du salut d'un des frères et pratique, par la prière et la charité, une solidarité active. C'est bien le terme d'« ami » qui est utilisé pour désigner les frères de la communauté qui se rassemblent pour prier, pleurer, donner le sacrement de l'extrême onction au moine mourant :

Trestut si ami dunc plurerent,  
Pur sun mal grant doel menerent,  
Uinstrent le de oile ducement,  
Preerent pur lui bonement,  
Et si cum il l'enolierent,  
E si cum custume est verseillerent  
Forment od grand devotion  
Cum l'on fait en religion.

(XXII, v. 29-36)

(« Tous ses amis pleurèrent donc. A cause de sa maladie, ils manifestèrent une grande peine, ils lui firent l'onction d'huile affectueusement, prièrent pour lui, de tout cœur et, pendant qu'ils lui donnaient l'extrême onction, chantèrent des psaumes avec ferveur, et avec une grande piété, comme l'on fait dans la vie religieuse. » )

C'est une belle forme d'amitié, celle qui relie des êtres par de multiples relations individuelles si bien qu'une communauté toute entière est nourrie de cette circulation d'affection. Vers cette unité idéale tendent les communautés religieuses qui mettent l'amour de Dieu au centre de leur vie fraternelle. Dans l'esprit des auteurs des miracles il en va ainsi. La source de toute amitié, comme de tout amour sanctifiant, est Dieu. Marie est « le canal des grâces » par lequel s'écoule cet amour sur les hommes. Pour reprendre une autre expression célèbre de saint Bernard, elle est la « médiatrice auprès du médiateur ». Elle intervient auprès de deux femmes qui se détestent car l'une d'elle est la maîtresse du mari de l'autre. Chacune prie la Vierge. Celle-ci apparaît à la femme qui crie vengeance pour lui demander de pardonner à sa rivale et

de se réconcilier avec elle, qui de son côté, renoncera à son péché. Sans la grâce divine peut-on surmonter tous les conflits, toutes les difficultés qui empêchent l'amitié ? Dans ce miracle raconté par Gautier et Adgar, on trouve chez Adgar une conclusion où il est question des amis et des amies (la précision sur le genre est importante) de la Vierge qui protège maternellement tous ses enfants (XLIII, v. 35-38).

Dans l'univers des miracles, il n'y a pas de frontière entre la vie surnaturelle et la vie naturelle, entre le Ciel et la Terre, entre le monde des saints et celui des hommes. Si l'on en croit le vocabulaire employé, il y a des amitiés possibles entre ces saints bienfaiteurs et les personnages. Au premier rang de ces saints on trouve évidemment la Vierge Marie. Elle s'adresse à ceux et à celles qui la requièrent avec douceur et affection et les appelle *biaus amis* ou *bele amie*. Ici elle s'adresse à l'abbesse qui est dans une position embarrassante et l'appelle *bele amie* (t. 2, p. 187, v. 128). Là elle s'adresse à une jeune fille à Arras :

Bele fillette, bele amie  
Je suis la mere Dieu, Marie.  
(t. 4, p. 296, v. 29-30)  
(« Belle fillette, belle amie, je suis Marie. »)  
(t. 4, p. 296, v. 29-30)

On peut attribuer cette amabilité à la courtoisie de Marie qui est sans cesse rappelée :

La cortoisie Nostre Dame (t. 4, p. 175, v. 10)  
Ou cortoisie est toute enclose (t. 4, p. 296, v. 18)

Dans la bouche de Marie, ce n'est pas qu'une formule de politesse, mais l'expression d'une tendre et fidèle affection. D'ailleurs le narrateur ne cesse de rappeler que Notre-Dame doit être considérée comme l'amie parfaite. En reprenant les termes de la *fin'amor* (*ami, amie*) Gautier de Coinci, mais aussi Adgar, veulent détourner l'idéologie courtoise qui sacralise la femme aimée au bénéfice de Marie, la seule dame digne d'être aimée, sans préjudice pour l'âme. On est donc dans une relation amoureuse. Cependant cet amour chaste, désormais épuré, profondément affectif, mais parfaitement spirituel, devient un sentiment et une relation très proches de la sainte amitié :

Douce dame sainte Marie  
Con par a cil loial amie  
Sade, plaisant e debonaire  
Qui de toi vielt amie faire.  
[...]  
Toz jors beez au preu de l'ame,  
Mout a en toi loial amie,  
Car ne demandes a nul fuer  
A tes amis fors que vrai cuer ;  
Mais les autres dampnent l'ame,  
Mais tu la sauves, douce dame.  
(t.3, *D'un chevalier*, p. 161, v. 293-308)

(« Douce dame Sainte Marie, qu'il a une amie loyale, douce agréable et généreuse, celui qui veut faire de toi son amie ! [...] Tu aspiras toujours au bien de l'âme, mais les autres ne le font guère. Tu es bien une amie loyale, car tu ne demandes à tes amis qu'un cœur sincère, alors que les autres veulent avoir le cœur, le corps, l'âme et les biens. Toutes les autres damnent l'âme, toi tu la sauves, douce dame. »)

Gautier renchérit en expliquant que cette dame céleste préfère les pauvres, les malades, les infirmes, contrairement à ces dames qui veulent des amis beaux, nobles, riches (*ibid.* v. 312-344). L'*affectus carnalis*, pour reprendre les termes d'Aelred, fait place à l'*affectus spiritalis*. Et on peut répondre à cet amour. Le but des miracles est de montrer que la Vierge n'est pas une divinité lointaine désincarnée, appartenant à un autre monde, mais une femme bien réelle qui apparaît avec son corps et son cœur à des êtres qui ne sont même pas des saints. Cet amour pur, cette amitié sainte, sont alors réciproques.

Notons rapidement que d'autres saints peuvent manifester la même amitié pour ceux qui leur sont dévoués. Saint Pierre veut sauver son ami, un moine dévot, contre « les ennemis » (les diables) qui veulent emporter son âme, (t. 2, p. 228, v. 25). L'amitié, c'est aussi appartenir au même camp, dans un combat contre un même ennemi. Le poète narrateur Gautier de Coinci déborde de lyrisme pour exprimer sa dévotion à Marie. Il sait aussi exprimer une grande affection pour une petite sainte dont il garde les reliques à Vic-sur Aisne. Il s'agit de sainte Léocadie. Il en parle avec une familiarité respectueuse, comme d'une amie très proche dont il ne se séparera jamais, mais que l'on a failli lui enlever lors du vol des reliques en 1219. Il lui consacre un miracle et plusieurs tendres chansons :

Revenez tost, ma douce suer,  
Ma douce amie sade.

(t. 3, p. 249)

(« Revenez vite, ma douce sœur, ma douce et tendre amie. »)

L'aspect le plus original des miracles consiste dans l'évocation par les écrivains de leurs amis personnels et de l'influence qu'ils peuvent avoir sur leur œuvre. Nous venons d'évoquer le cas de Marie ou de telle autre sainte que les poètes célèbrent avec lyrisme et ferveur, établissant une relation affective intense avec elle et cherchant à l'inspirer au lecteur. Il est aussi des références inattendues à des amitiés de la terre. Gautier de Coinci nous livre des confidences rares dans la littérature médiévale. Il raconte avec force détails la cérémonie au cours de laquelle on a solennellement replacé les reliques de sainte Léocadie retrouvées dans l'Aisne. Il nous donne la date exacte, le lundi de Pentecôte 1219, l'endroit : le pré Erbout, la foule en liesse, le nouveau reliquaire, etc. A cette occasion, il évoque avec attendrissement la figure du bon abbé Milon qui disparut à la fin de cette année-là. Son portrait est vivant, son éloge d'une touchante sincérité :

S'ame au ciel a son pain bien cuit (t. 3, p. 238, v. 628-632)

(« Son âme a dans le ciel son pain bien cuit. »)

Mêmes références, plus loin, à Raoul, abbé de saint Eloi. Les souvenirs personnels qui émaillent le récit autobiographique nous prouvent simplement que Gautier de Coinci a une expérience de l'amitié à travers ces figures évoquées chaleureusement. Certains de ces amis vont avoir une influence encore plus grande sur la vie de l'auteur et sur son œuvre. Dans son passionnant épilogue, Gautier de Coinci fait le bilan de son travail. Il évoque à cette occasion le rôle déterminant joué par son ami Robert de Dive, prieur de Saint Blaise à Noyon (il sera aussi abbé de Saint Eloi en 1231<sup>11</sup>) : « Bon compagnon m'a Diex donné » (t. 4, p. 434, v. 84) « Dieu m'a donné un bon compagnon ». Il explique que c'est le moine qui parle le mieux de Notre-Dame. C'est lui qui l'a sollicité avant même qu'ils ne se connaissent pour qu'il versifie et traduise des miracles. C'est un ami exigeant qui ne cesse de le harceler pour qu'il continue à écrire. Leur amour commun pour Marie enflamme leur amour mutuel. Relevons l'emploi de ce même mot d'amour pour désigner cette affection intense qui l'unit aussi bien à la Vierge qu'à un ami :

Moi et lui daint amer la dame  
Qui de s'amour la nostre enflame  
Por li noz entr'amons andui.

(*ibid.* v. 85-87)

(« Que Dieu nous donne d'aimer lui et moi la dame qui de son amour enflamme le nôtre. Pour elle nous nous aimons tous deux »)

Il n'est pas de meilleur exemple de sainte amitié. L'amour de Notre-Dame attise l'amour des amis. Cette émulation pieuse ne fait qu'accroître leur foi et leur dévotion. Il serait factice de vouloir distinguer dans cet embrasement l'amitié, l'amour divin, l'amour humain.

Cet amour est aussi source créatrice. Son œuvre en procède. Il nous apprend que les miracles exigés par Robert seront recopiés et enluminés dans son monastère. Dans une apostrophe à son livre, il lui demande de saluer les personnes de haut rang, les rois, les reines, les religieux et tous ceux qui le liront. Il est sûr que ce livre personnifié et aimé sera bien accueilli partout. Il lui demande de saluer notamment ses amies laïques. Les femmes ont donc une place dans le cœur du prieur de Vic-sur-Aisne. Il s'agit en particulier d'Ade, comtesse de Soissons et de Marguerite d'Avesnes, comtesse de Blois. On peut imaginer qu'elles aussi, avec le comte Raoul III de Soissons, le mari d'Ade, sont à l'origine de l'œuvre, dont elles ont encouragé la production :

Mais garde bien, ou que tu vois  
A roynes ou a duchoises

---

<sup>11</sup> Cf. Gautier de Coinci, *Les Miracles de Notre Dame*, éd. V. Frederic Koenig, Genève, librairie Droz, 1962-1972, Introduction, p. XXII.



Qu'a salüer pas ne m'oublies  
Mes deus especiaus amies  
Mes deus contesses, mes deus dames  
Des quels daint metre les ames  
Em paradys li roys des roys.  
L'une est la contesse de Blois,  
Et l'autre est cele de Soissons.

(t. 4, p. 436, Epilogue, v. 125-133)

(« Mais veille bien où que tu ailles, à des reines ou à des duchesses, de ne pas oublier de saluer mes deux amies particulières, mes deux contesses, mes deux dames. Que le roi des rois daigne mettre leur âme au Paradis. L'une est la comtesse de Blois et l'autre celle de Soissons. »)

Notons l'importance des femmes dans la conception et la diffusion des miracles. Marie est le personnage principal et les héroïnes féminines sont fort nombreuses. C'est encore à des dames qu'il s'adresse dans la dédicace de son sermon *De la chasteé as nonains*, l'abbesse Béatrix de Chérisi :

L'abbesse de Nostre Dame  
Qui mout est certes douce fame  
(t. 3, p. 461, v. 25-26)

Et l'abbesse de Fontevrault :

Que je mout aim et qui mout vaut.  
(v. 45)

(« Que j'aime beaucoup et qui a une grande valeur »)

Les femmes sont les dédicataires, mais aussi les lectrices désignées de cette littérature qui s'adresse à elle avec la même insistance courtoise que celle de la littérature profane. Il en va ainsi également chez Adgar qui dédie son *Gracial* à dame Maud, que l'on suppose être l'abbesse de Barking :

Escoutez bone gent senee  
Ki en Deu estes asemblee,  
E vus dame Mahaut, premers !  
A vus dirai plus volentiers  
Des miracles, des grant sucurs  
Ke fet Nostre Dame a plusurs...

(*Le Gracial*, Prologue, p. 60, v. 63-68)

(Ecoutez bonnes gens, vous qui êtes assemblés pour Dieu et vous dame Maud, en premier. A vous, je parlerai plus volontiers des miracles que fit Notre-Dame, des secours extraordinaires qu'elle apporta à beaucoup. »)

Chez Adgar on trouve un autre dédicataire ami, à qui il s'adresse avec émotion. Là encore il avoue, avec une admiration que l'on peut croire sincère, que c'est pour lui qu'il a écrit son *Gracial*, afin que ceux qui ne comprennent pas le latin puissent le lire :

Pur ceo le faz legierement.  
E beneit seit de Jhesus Crist  
Cil ke comencier le me fit  
E apr Ki jol faz en avant !  
Mult est curteis, preuz e vaillant !  
Bels bacheler e enseigné.

De franchise forment preisié  
Damedeus maintienge sa vie  
En bien, Kar mut het vilanie  
Ceo est mis chiers amis Gregorie.

(XX, p. 143, v. 20-29)

(« Pour cela je le fais volontiers. Et que Jésus-Christ bénisse celui qui me le fit commencer et pour qui je le continue. Il est très courtois, preux et vaillant. C'est un beau jeune homme instruit, estimé pour sa noblesse. Que Dieu lui donne une bonne vie, car il hait la vilenie. C'est mon cher ami Grégoire. »)

On ne sait rien de plus sur ce jeune homme. Dans l'épilogue il lui offre à nouveau son livre en lui expliquant qu'on ne doit pas refuser le cadeau d'un ami. Il se dit humblement « son clerc ».

L'amitié est donc à la source de l'inspiration des auteurs de miracles. On est en droit de supposer que cette amitié va au-delà de la simple dédicace, motif obligé de la littérature courtoise. On écrit pour son ami(e). Cette inscription dans une relation personnelle intense et intime donne à l'œuvre une tonalité affective qui colore de lyrisme un message édifiant et didactique. Elle contribue à renforcer l'atmosphère de joie qui baigne les miracles, car l'amitié sous la forme aboutie de l'échange, rend heureux. « Quel délice n'est-on pas en droit d'attendre de la véritable amitié<sup>12</sup> ! » s'écrie Aelred de Rievaulx. En l'occurrence l'échange consiste dans la demande, la production et la réception de l'œuvre littéraire.

En conclusion, on ne peut rappeler tous les cas de figure, tous les schémas particuliers d'amitié que présentent les miracles. Ils sont fort nombreux. Les miracles ne sont pas des traités de théologie. On n'y trouvera pas de définition de la sainte amitié, mais des exemples variés de ces affects, de ces modes de relation, que la grâce divine permet de sanctifier. Le plus étonnant est de constater l'importance de l'amitié dans la composition même de l'œuvre littéraire. Le livre ouvre d'ailleurs sur la plus belle des amitiés pour un écrivain, celle qui l'unit à son lecteur à venir. Bien souvent, dans les miracles, il lui parle, s'adresse à lui avec un lyrisme touchant pour l'inviter à l'écoute, à la prière, à l'amour de Dieu et de Notre-Dame et pour lui demander de prier pour sa pauvre âme de poète. Derrière cette figure du lecteur virtuel (vous et moi) se dessine celle du lecteur réel, de l'ami connu et aimé pour lequel le texte a été écrit.

Jean-Louis Benoit, université de Bretagne-Sud, Lorient, France, laboratoire HCTI, EA 4249.

Bibliographie :

Adgar, *Le Gracial*, éd. P. Kunstmann, éditions de l'université d'Ottawa, 1982.

---

<sup>12</sup> Aelred de Rievaulx, *De spiritali Amicitia*, I, 36, p. 295, cité par Damien Bocquet, *op. cit.*, p. 243.

Gautier de Coinci, *Les Miracles de Notre Dame*, éd. F. Koenig, Genève, Droz, 1962-1972.

BETEROUS, Paule, *Les collections de miracles de la Vierge en gallo et ibéro-roman au XII<sup>e</sup> siècle*, Dayton, Marian Library, 1983.

BOQUET, Damien, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen, Publications du CRAHM.